

La philosophie de Nietzsche

(9^e séance : 4 décembre 2013)

Chap. 9 : La lutte contre le nihilisme

Le terme même de nihilisme apparaît tard et reste rare dans les œuvres publiées, mais il est fréquent dans les fragments posthumes, où il est appelé « le danger des dangers »¹. Il est anticipé très tôt par les notions de décadence, de dégénérescence, et d'une certaine façon aussi de pessimisme. Nihilisme et pessimisme sont des notions ambivalentes, qui demandent une appréciation différente selon leur origine et leurs effets. Par exemple, dans l'avant-propos à la deuxième édition de *Humain, trop humain*, en 1886, Nietzsche explique qu'au moment de la rédaction de cette œuvre, il passait par une période d'optimisme, un optimisme scientifique fondé sur la curiosité, parce qu'il avait besoin de se guérir d'un mauvais pessimisme, le pessimisme romantique influencé par Wagner et Schopenhauer. Grâce à cette « cure antiromantique » que lui apporta la vision scientifique du monde, il a gagné « le droit de redevenir pessimiste » — mais cette fois d'un pessimisme qu'il appelle dionysiaque. Voici comment il le décrit, dans *Le Gai savoir* : « L'être chez qui l'abondance de vie est la plus grande, Dionysos, l'homme dionysiaque, se plaît non seulement au spectacle du terrible et de l'inquiétant, mais il aime le fait terrible en lui-même, et tout le luxe de destruction, de désagrégation, de négation ; la méchanceté, l'insanité, la laideur lui semblent permises en quelque sorte, par suite d'une surabondance de forces génératrices et fécondantes qui est capable de faire, de chaque désert, un pays fertile »². On retrouve l'alliance, déjà maintes fois rencontrée, de la destruction et de la création, et elle est confirmée dans le même passage par l'opposition entre ceux pour qui la force de destruction est « grosse de l'avenir », et ceux qui sont contraints de détruire et uniquement de détruire, parce que tout les révolte et les irrite, tout suscite leur haine d'êtres nécessaires qui n'ont rien à donner — et il donne pour exemple les anarchistes.

La décadence, au contraire, est une notion toujours négative. Déjà chez les Grecs, Socrate et Platon ont constitué des figures de décadence, ils ont été révélateurs d'une dégénérescence des forces de la civilisation grecque, parallèle à la décadence de la tragédie³. En effet, l'équation qu'ils ont établie entre raison, vertu et bonheur, est contraire à tous les instincts grecs, et plus généralement contraire à la vie. Seule la dégénérescence peut placer le bonheur tout entier dans la vertu, du moins si celle-ci est définie comme l'observation des codes moraux en vigueur dans une certaine société. De cette morale commandée par la peur de l'*hubris*, des excès des instincts, est né l'excès inverse, l'excès de raison, de conscience, de prudence, c'est-à-dire l'opposition d'une décadence à une autre décadence. En outre, la dialectique a été menée par Socrate comme une forme de vengeance de plébéien contre les puissants. Nietzsche appelle ici « dialectique » non pas la dialectique platonicienne, qui est une remontée méthodique au principe inconditionné, mais la réfutation socratique, l'*elenchos*, qui ridiculise l'adversaire en l'acculant dans ses contradictions, y compris par des procédés sophistiques. Une telle réfutation n'est pas un signe de grande santé, mais une forme de vengeance consistant à retourner la puissance de l'interlocuteur contre lui-même. Il ne faut pas confondre cette méthode de dialogue avec la méthode proprement platonicienne, qui sera appelée « maïeutique » dans le *Théétète*, c'est-à-dire plus de trente ans après la mort de Socrate. Celle-ci consiste à interroger un interlocuteur, non pour révéler ses erreurs et ignorances, mais au contraire pour lui faire dire des vérités qui se trouvent en lui mais qu'il est incapable de formuler par lui-même, dont il n'est même pas conscient. Ceci pour rectifier une confusion trop répandue, et expliquer pourquoi Nietzsche voit de la noblesse chez Platon et non chez Socrate.

¹ *Fragments posthumes*, XII, 2 [100] [108] [127].

² *Le Gai savoir*, V, § 370.

³ *Le Crépuscule des idoles*, « Le problème de Socrate », § 2.

La question a été posée la semaine dernière de savoir pourquoi Nietzsche voit tellement de décadence dans son époque, alors que cette époque manifeste au contraire des progrès dans différents domaines : scientifiques, sociaux, politiques, ainsi qu'un renouvellement des arts et de la littérature. Toutes les réponses se trouvent déjà dans les *Considérations inactuelles*. Nietzsche y déplore que l'art européen n'a plus d'élan ni de style propres mais n'est qu'un éclectisme, un mélange d'emprunts à d'autres civilisations ; que la science, si elle fait des découvertes sur des objets pointus, est incapable d'établir un rapport entre ces connaissances spécialisées et la connaissance de la vie, et en outre elle adopte une foi naïve en la vérité qui lui vient d'une métaphysique non interrogée. Quant à ce que nous appelons progrès sociaux et politiques, c'est-à-dire le mouvement de démocratisation et d'égalisation des conditions, tout ça Nietzsche le désapprouve pour des raisons que nous allons approfondir lors de la dernière séance.

En ce qui concerne l'art, dans *Le cas Wagner*, Nietzsche définit l'art décadent comme cabotin, théâtral, recherchant les effets de manière grossière, pour un public qu'on ne peut pas toucher avec de la loyauté. Tout aussi décadent est l'art qui se met au service de la morale ; c'est pourquoi on peut saluer comme libérateur le mouvement prônant « l'art pour l'art », qui refuse de mettre l'art au service d'une valeur quelconque. Mais doit-on s'arrêter à la conception que l'art est sans autre but que lui-même ? En fait, cette revendication est une illusion, car l'art ne peut faire autrement que choisir, privilégier et glorifier quelque chose ; la question devient dès lors : que glorifie-t-il ? Est-ce un arrière-monde, une illusion rassurante, ou la vie dans toutes ses dimensions : « L'art est le grand stimulant à la vie : comment pourrait-on l'appeler sans fin, sans but, comment pourrait-on l'appeler *l'art pour l'art* ? [...] *L'artiste tragique, que nous communique-t-il de lui-même ?* N'affirme-t-il pas précisément l'absence de crainte devant ce qui est terrible et incertain ? Cet état lui-même est hautement désirable ; celui qui le connaît l'honore des plus grands hommages. Il le communique, il *faut* qu'il le communique, en admettant qu'il soit artiste, génie de la confiance. La bravoure et la liberté du sentiment, devant un ennemi puissant, devant un sublime revers, devant un problème qui éveille l'épouvante — c'est cet état *victorieux* que l'artiste tragique choisit, qu'il glorifie. »⁴

Dans ses dernières œuvres, Nietzsche pense la décadence en rapport avec ses propres concepts de célébration de la vie et de volonté de puissance. Tout ce que le 19^e siècle a célébré sous les termes de « sentiments élevés », « idéaux », « valeurs supérieures », tout cela révèle le déclin de la volonté de puissance, qui est déclin de la vie même. En effet, elles convergent toutes vers la célébration du désintéressement, de l'altruisme, du sacrifice, or l'individu ou l'espèce qui privilégie ces valeurs choisit en réalité « ce qui lui fait du mal ». Il s'agit d'une erreur persistante sur la vie et ce qui fait du bien à la vie. Prétendre ne pas chercher son propre avantage, c'est dissimuler sous « une feuille de vigne morale » l'incapacité physiologique à trouver son avantage, incapacité due à la désagrégation des instincts : « Au lieu de dire naïvement : « *Je n'ai plus aucune valeur* », le mensonge moral dit par la bouche du décadent : « Rien n'a aucune valeur, la *vie* n'a aucune valeur »... »⁵. C'est pourquoi ces « valeurs de décadence » sont dites « valeurs *nihilistes* »⁶.

D'une manière générale, « un nihiliste est un homme qui juge que le monde tel qu'il est ne devrait pas exister, et que le monde tel qu'il devrait être n'existe pas »⁷. On peut en distinguer deux formes : un nihilisme *actif* et un nihilisme *passif*. Le nihilisme est actif et symptôme de force lorsqu'il est un refus des valeurs et des interprétations anciennes, ou lorsqu'en science il sape les vérités illusoire. Mais il est tout de même nihilisme parce qu'il est exclusivement destructeur : il n'arrive pas à fonder d'autres valeurs plus à la mesure de ses exigences, il n'arrive pas à s'assigner un nouveau but alors qu'il le veut et le cherche, et pour lui toutes les valeurs sont inappropriées.

⁴ *Le Crépuscule des idoles*, « Flâneries d'un inactuel », § 24.

⁵ *Le Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un inactuel », § 35.

⁶ *L'Antéchrist*, § 6. Cf. aussi § 17, où la déchéance atteint même Dieu et ses avatars métaphysiques.

⁷ *L'Antéchrist*, § 20. Voir aussi *Le Gai savoir*, V, § 346.

Le nihilisme est passif et symptôme de faiblesse lorsqu'on est dans l'incapacité de croire à un sens, lorsqu'on ne cherche ni ne veut autre chose⁸. On peut dire que c'est le nihilisme des « derniers hommes ».

Le nihilisme a été particulièrement favorisé par les dépréciations religieuses du monde. Dans *L'Antéchrist*, Nietzsche fait à ce propos une distinction importante entre le bouddhisme et le christianisme. Le bouddhisme est un nihilisme, et même un nihilisme passif, suscité par une perte de l'instinct personnel due à un excès d'abstraction et d'objectivité ; il est incapable d'affirmer, à cause de sa distanciation. Cependant, il est réaliste dans sa dépréciation du monde et il propose des remèdes sains. Il est réaliste, car il diagnostique objectivement que le problème de l'humanité est la souffrance, au lieu d'inventer des problèmes imaginaires comme le christianisme a inventé le péché. Ses remèdes sont sains, car il prône la modération, l'ataraxie, la bienveillance, et non pas la foi, la mortification ou la contrainte. Par ces mesures, il revient à une responsabilisation personnelle, à une forme positive d'égoïsme, c'est-à-dire de souci de soi.

Une partie importante de l'ouvrage est aussi consacrée à distinguer le message du Christ et la trahison qu'en a opérée l'Église dès la rédaction des Évangiles :

« Le messager de la « Bonne nouvelle » mourut comme il avait vécu, comme il avait *enseigné*, — non *pas* pour « sauver les hommes », mais pour montrer comment on doit vivre. La *pratique*, c'est ce qu'il laissa aux hommes : son attitude devant les juges, devant les bourreaux, devant les accusateurs et toute espèce de calomnie et d'outrages — son attitude sur la *Croix*. Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait pas un pas pour éloigner de lui la chose extrême, plus encore, *il la provoque*... Et il supplie, souffre et aime avec ceux qui lui font du mal... Ne *pas* se défendre, ne *pas* se mettre en colère, ne *pas* rendre responsable... Mais aussi ne pas résister au méchant, — *aimer le mal*... »⁹

Nietzsche décrit le Christ comme vivant toutes choses avec une simplicité et une naïveté enfantines (qu'il compare à celle de *L'Idiot* de Dostoïevski), appelant à vivre dans ce monde-ci dans une illumination intérieure et une béatitude immédiate — loin donc des promesses d'un au-delà qui supposent foi et dogme. En tant qu'acceptant le monde tel qu'il est, il a quelque chose d'une attitude dionysiaque, mais il n'en a pas la force : tout en étant affirmatif il n'agit pas sur le monde mais le subit¹⁰. La trahison a consisté en premier lieu à réinterpréter sa mort dans le sens d'un sacrifice pour les péchés des hommes, à inventer la résurrection, la rédemption, le salut par la foi, etc. Ensuite, le rôle néfaste de Saint Paul et des Pères de l'Église pour faire du christianisme le pire empoisonnement de l'humanité est décrit sous forme de violentes diatribes, montrant comment cette religion est la plus décadente et la plus favorable au nihilisme.

Toutes les religions sont mensongères, d'abord parce que toute foi est mauvaise foi, c'est-à-dire volonté de ne pas savoir ce qui est vrai, ensuite parce qu'elles prétendent toutes que leurs préceptes viennent d'une source transcendante. Certaines cependant vont dans le sens des valeurs vitales : Nietzsche mentionne à plusieurs reprises le Code de Manou, l'un des traités anciens composant le droit hindou, celui-ci étant inséparable de la morale religieuse et de la division de la société en castes. Nietzsche y trouve une célébration de la vie à la fois corporelle et spirituelle, une interprétation du monde en termes aussi bien de beauté que de souffrance inéluctable, et la possibilité pour chacun de choisir à quel point il est capable de s'élever dans les valeurs nobles, les privilèges allant de pair avec ces degrés d'élévation spirituelle¹¹.

D'autres indications concernant le nihilisme ne se trouvent que dans les fragments posthumes. Le nihilisme n'est pas caractéristique d'une classe sociale mais est le fait des déshérités au sens physiologique dans toutes les classes : il affecte autant le dandy baudelairien, dont l'ennui résulte de la culture, que le pauvre désespéré par la misère. Le nihilisme n'est jamais causé par la détresse elle-même (matérielle ou psychologique) car celle-ci

⁸ *Fragments posthumes*, XIII, 9 [35] (1887-88).

⁹ *L'Antéchrist*, § 35.

¹⁰ *Id.*, partic. § 32-34 ; la comparaison avec *L'Idiot* se trouve dans le fragment posthume XIV, 15 [9] (1888).

¹¹ *Id.*, partic. § 52, 56, 57.

n'empêche pas de croire à quelque chose, de viser ou d'espérer quelque chose. En revanche, dans la civilisation post-chrétienne, il est dû à la désillusion brutale par rapport à l'interprétation chrétienne du monde, à ses valeurs et à sa morale, qui a entraîné le même soupçon de fausseté vis-à-vis de toute interprétation du monde, de toute valeur ou morale. C'est le même phénomène qui se passe quand on dit que « la chute du mur » en 1989 a tué tout espoir de révolution : du fait que cette révolution-là s'est révélée une illusion et une tromperie, on refuse désormais toute idée de révolution. C'est encore le même phénomène, à mon avis, qu'illustrent les prêchers de la « fin de la philosophie » : parce qu'ils ne veulent plus tomber dans les illusions métaphysiques dénoncées depuis Nietzsche, ils déclarent que toute philosophie est devenue une illusion — faisant ainsi l'inverse de ce que prône Nietzsche, qui ne manquerait pas de voir en eux des nihilistes passifs, incapables de recréer une pensée et projetant leur incapacité sur une fausse objectivité.

Par ailleurs, dans une civilisation décadente les hommes supérieurs deviennent aussi nihilistes parce que leur désir d'élévation se heurte aux valeurs de la majorité selon lesquelles la seule élévation consiste à s'occuper des souffrants. Dès lors, ils perdent leur espoir en l'humanité et la confiance en eux-mêmes¹². Ils deviennent nihilistes aussi par lassitude intellectuelle, par la conscience qu'il n'y a pas de sens, pas de morale ; ils tombent alors dans une volonté d'auto-destruction, par exemple dans l'intoxication, l'enivrement, le romantisme, le besoin instinctif d'accomplir des actes qui poussent les puissants à les détruire.

Nietzsche prévoit que ce mouvement va s'accroître et aboutir à l'auto-destruction de la civilisation actuelle, après laquelle une nouvelle hiérarchie s'établira, où les forts seront ceux qui seront capables de supporter ces conditions sans devenir nihilistes. Ceux-là n'ont pas besoin de croyances extrêmes, ils aiment une part de hasard et d'absurdité, ils sont capables de déprécier la valeur de l'homme sans en être affaiblis, ils sont capables de supporter le malheur par confiance en leur force¹³. On voit que ces maîtres post-nihilisme n'ont plus rien de commun avec les aristocrates archaïques, qui correspondaient à la vigueur intacte d'une civilisation jeune en pleine croissance, encore moins avec les hordes barbares qui renversent les empires décadents, comme on en a vu à plusieurs reprises dans l'histoire. Ce sont des survivants qui ont surmonté le nihilisme sans inventer de nouvelles illusions. Le nihilisme devient ainsi une épreuve par laquelle il faut passer et qu'il faut mettre derrière soi. C'est ce qui explique aussi les passages où Nietzsche dit qu'il est lui-même un décadent et un nihiliste.

Il faut donc dépasser le nihilisme par la création de nouvelles valeurs, sans recommencer à s'illusionner sur leur mode d'existence. On peut illustrer cette double exigence par l'exemple de la vérité : affirmer qu'il n'y a pas de vérité constitue le nihilisme extrême, le renoncement à tout jugement, c'est-à-dire à toute valorisation préférentielle ; il faut au contraire continuer à affirmer nos vérités propres, celles dont nous estimons qu'elles servent au mieux notre perspective sur la vie, et montrer par là que les valeurs valent seulement par la force de ceux qui les instituent aux fins de la vie¹⁴.

Un fragment posthume de 1888 intitulé « Les affects qui disent oui » propose ainsi une ouverture multiple sur ce qui reste à aimer et à valoriser :

« La fierté

la joie

la santé

l'amour des sexes

l'hostilité, la guerre

le respect

les beaux gestes, les belles manières, les beaux objets

la volonté forte

¹² *Fragments posthumes*, XIII, 9 [44] (1887).

¹³ *Id.*, XII, 5 [71] (1887).

¹⁴ *Id.*, XIII, 9 [35].

l'éducation de la haute intellectualité

la volonté de puissance

la gratitude envers la terre et la vie

tout ce qui est riche et veut donner, et comble, et dore, et éternise, et divinise la vie — la puissance entière des vertus transfigurantes... tout ce qui approuve, dit « oui », fait « oui » — »¹⁵

Gilles Deleuze, dans son ouvrage *Nietzsche et la philosophie*, introduit en outre une distinction entre nihilisme *négatif* et nihilisme *réactif*¹⁶. Le premier est une volonté de néantisation du monde à l'aune de la fiction d'un arrière-monde ; il est « négatif » au sens où il nie la valeur de ce monde-ci. Le second est la négation de toutes les valeurs : rien n'est vrai, rien n'est bien, rien ne vaut : c'est le néant de la volonté. On y reconnaît ce que Nietzsche appelait le nihilisme *passif*. Chez Nietzsche, on trouve la notion de réactivité dans *La Généalogie de la morale*, à propos de la distinction entre différents affects : les affects réactifs sont la vengeance et le ressentiment, tandis que les affects actifs sont la force spontanée, l'agressivité, la création (2^e dissertation, § 11). La distinction se place dans le contexte de l'opposition entre les hommes qui s'affirment par eux-mêmes et ceux qui ne font que s'opposer à cette affirmation, qui ne se définissent donc que négativement, comme le contraire des autres. Elle est importante sur le plan politique : une revendication réactive consiste à ne manifester que des condamnations, à désigner des responsables de la crise, du fait que tout va mal ; il serait plus intéressant, en gardant la même position politique, de l'exprimer par un projet positif, par ce que nous voulons créer : cela constituerait une force active.

Chap. 10 : Les aspects politiques de la philosophie de Nietzsche

Une première remarque s'impose contre toutes les tentatives d'appropriation de Nietzsche par la droite ou par la gauche, c'est qu'il est irrécupérable de part et d'autre à moins d'utiliser des fragments de citations isolés du reste de l'œuvre et de la cohérence globale de sa philosophie. On peut récapituler les principales incompatibilités : contre la droite, il n'est pas conservateur, il méprise les activités financières et commerciales, il méprise les accapareurs qui utilisent les autres pour s'enrichir ou accéder à des positions sociales : « Si vous voulez monter haut, servez-vous de vos propres jambes ! Ne vous faites pas *porter* en haut, ne vous asseyez pas sur le dos et la tête d'autrui ! »¹⁷. Contre la gauche, il se méfie de tout ce qui vient du grand nombre, il voit dans la revendication de changement social principalement du ressentiment et de l'esprit de vengeance. En outre, la revendication d'égalité lui semble une des pires valeurs du siècle, et il ne croit pas que l'accession de tous les humains à une existence libre et créatrice dépende des conditions sociales : « Toute philosophie qui croit qu'un événement politique peut déplacer ou même résoudre le problème de l'existence est une philosophie de plaisantin. »¹⁸.

Nietzsche n'a jamais proposé de programme politique ni évoqué en termes politiques ce qui lui semblait le plus souhaitable pour l'avenir. Il a cependant quelques positions de type politique qui sont des conséquences ou des conditions pour son éthique, celle-ci demeurant toujours sa seule véritable préoccupation. L'une de ces positions est l'opposition à toute forme d'État ; une autre est le rejet de l'égalitarisme démocratique. J'évoquerai la première aujourd'hui, et à la séance prochaine je terminerai par la seconde, qui demande une autre profondeur en raison des multiples significations et implications de la notion d'égalité.

Nietzsche s'attaque avec virulence aussi bien à l'État nationaliste, impérial, militariste qu'à l'État socialiste dont il voit poindre l'avènement inéluctable. Déjà dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, il affirme que la nouvelle idole est l'État, « le plus froid des monstres froids » ; tout ce qu'il dit est mensonge, en particulier quand il dit « je suis le

¹⁵ *Id.*, XIV, 14 [11].

¹⁶ *Nietzsche et la philosophie*, p. 169-174.

¹⁷ *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, « De l'homme supérieur ». Cf. *Le voyageur et son ombre*, § 318 ; *Considérations inactuelles* IV, § 6.

¹⁸ *Considérations inactuelles* III, § 4, p. 308.

peuple ». Il a été inventé par les « bien-trop-nombreux », la foule qui n'existe que comme quantité, où personne ne se démarque en tant qu'individu¹⁹. Cette description de la foule indistincte et dépersonnalisée est une anticipation de la notion de masse telle qu'elle a été définie par les théoriciens des régimes totalitaires, comme Hannah Arendt : une masse atomisée, où les individus n'expriment plus de personnalité propre et ne pensent plus chacun par soi-même est une des conditions pour l'installation d'un régime totalitaire. Nietzsche ne se leurre pas sur le fait que la foule serait victime des dominateurs ; il constate que la majorité des gens soutiennent le régime en place, en partagent les valeurs et cherchent seulement à en acquérir les bénéfices. Il appelle « les mouches suceuses de sang » les petits incapables qui utilisent les œuvres des autres pour se proclamer « civilisation », et qui pour toute puissance veulent des richesses, veulent s'approcher du trône. A toute cette ambition sociale, Nietzsche oppose les valeurs solitaires et personnelles : « Tout ce qui est grand se passe loin de la place publique et de la gloire », de cette place où règnent les « bouffons solennels », les grands hommes qu'admire le peuple. Dans les conditions où l'écrasante majorité va dans le sens de plus d'État, que ce soit par la droite ou par la gauche, il ne voit d'autre attitude que la fuite, puisqu'heureusement il reste encore « bien des endroits pour ceux qui sont solitaires ou à deux, des endroits où souffle l'odeur des mers silencieuses ».

Dans le *Crépuscule des idoles*, il écrit que l'État est nécessairement une entrave au développement humain : « Si l'on se dépense pour la puissance, la grande politique, l'économie, le commerce international, le parlementarisme, les intérêts militaires,— si l'on dissipe de ce côté la dose de raison, de sérieux, de volonté, de domination de soi que l'on possède, l'autre côté s'en ressentira. La civilisation et l'État — qu'on ne s'y trompe pas — sont antagonistes : « État civilisé », ce n'est là qu'une idée moderne. L'un vit de l'autre, l'un prospère au détriment de l'autre. Toutes les grandes époques de civilisation sont des époques de décadence politique : ce qui a été grand au sens de la civilisation a été apolitique, et même *antipolitique*... »²⁰. Aucun régime ne trouve grâce à ses yeux : autant que la démocratie, il dénonce la monarchie théocratique, ainsi que le nationalisme et la « grande politique ». Cette expression désigne la concurrence entre les grandes puissances pour la domination impériale ; par elle les souverains ambitieux utilisent l'esprit de sacrifice et l'enthousiasme des peuples ; il en résulte un détournement des intelligences et des énergies vers ce seul but, un appauvrissement intellectuel et une perte des talents. Le nationalisme est une création artificielle liée à cette politique, alors que toute la tendance culturelle va dans l'autre sens, vers la formation d'un homme européen²¹.

Un État socialiste sera encore pire, car le socialisme vise à une prépondérance de l'État, au nom de laquelle l'individu sera réduit à être un organe utile à la communauté, de sorte que cet État devra nécessairement s'imposer par la terreur. Si un jour les socialistes se donnent des lois, ce seront les plus dures, « car ils se connaissent » ! Autrement dit, ils savent qu'ils ont eux-mêmes besoin des lois les plus dures pour s'empêcher de se nuire les uns aux autres — on trouve ici une allusion au partage, évoqué la semaine dernière, entre les hommes qui sont capables de s'obéir à eux-mêmes et à ceux qui n'en sont pas capables et ont par conséquent besoin d'être contraints. Mais, ajoute Nietzsche, ils supporteront ces lois en pensant qu'ils se les sont données eux-mêmes et en jouissant de cette puissance²². Comment la notion d'autonomie, au sens propre de se donner à soi-même sa propre loi, peut-elle devenir ainsi une revendication méprisable ? Il faut probablement distinguer à nouveau ce qui est créé par l'individu pour lui-même et ce qui est imposé à l'individu par un collectif. Se donner collectivement des lois publiques contraignantes, n'est-ce pas reconnaître que chacun est incapable de le faire individuellement ? Les socialistes se réjouissent de leur propre autonomie en tant qu'ils sont au gouvernement,

¹⁹ *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, « De la nouvelle idole ». La traduction littérale de « *Viel-zu-vielen* » est préférable à celle d'Henri Albert, les « superflus », qui exprime plutôt l'inutilité que la quantité.

²⁰ *Le Crépuscule des idoles*, « Ce qui manque aux Allemands », § 4.

²¹ À ce propos on lira avec intérêt un hommage aux Juifs européens en tant qu'artistes et transmetteurs de culture (*Humain, trop humain*, § 475 ; *Aurore*, III, § 205) ; en outre, du fait les Juifs ont acquis une grande résistance au cours de leur histoire de persécution et d'errance, ils ne se laissent pas déculturer comme le font les Allemands.

²² *Aurore*, III, § 184.

mais en aucune manière d'une autonomie généralisée, puisque, plus on édicte de lois étatiques, moins on permet à l'autonomie individuelle de se développer. En opposition à cela, la seule autonomie acceptable pour Nietzsche est une autonomie éthique telle qu'on puisse se passer de toute loi générale. Le paternalisme socialiste correspond parfaitement à la métaphore que Nietzsche affectionne, à la sollicitude du berger pour son troupeau, dont il ne faudrait surtout pas que les moutons cessent d'être moutons.